

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 20

Artikel: Mémoires de l'abbé François-Stanislas-Auguste Verner de Dambach :
suite
Autor: Verner de Dambach, François-Stanislas-Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180848>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

liers; en 1830, 592 avec 29,000 écoliers. En 1848, 734 avec 31,700 élèves; en 1869, 730 avec 29,600 écoliers sur une population de 32,400 enfants de 7 à 16 ans.

Il y avait de plus, la même année, 156 écoles pour les enfants en sous de 7 ans.

Le personnel enseignant se composait de 553 régents et 353 régentes; en tout 906, dont 218 ayant 20 ans de service et plus.

Le total des dépenses pour l'instruction primaire, en 1868, se montait à plus de 730,000 francs, dont 200,000 fr. fournis par l'Etat, 452,000 fr. par les communes et 79,000 provenant des écolages, à raison de 3 fr. par enfant. C'est environ 2000 fr. par jour pour les seuls traitements des instituteurs primaires dans un canton de 230,000 âmes au plus, et dans ce chiffre ne sont pas compris les frais de construction et d'entretien des bâtiments, le mobilier et le matériel des écoles publiques primaires, non plus que ce qui concerne les écoles enfantines, les diverses écoles particulières de garçons ou de filles, ni les écoles secondaires.

Le total des dépenses actuelles de l'Etat pour l'instruction publique se monte à 390,000 fr., plus du dixième du budget cantonal, dont moitié pour l'enseignement secondaire et supérieur, moitié pour les écoles primaires.

Ce total s'élevait seulement à 79,000 fr. féd. en 1790 (sous les Bernois), à 89,000 en 1812, à 319,000 en 1842. Ces chiffres sont significatifs et témoignent de la sollicitude des autorités cantonales et communales pour le développement de notre instruction publique.

Alex. M.

Les quelques lignes suivantes, empruntées à l'*Echo des Alpes*, publié par le Club Alpin suisse, nous ont frappé tant elles confirment l'observation que font chaque jour les personnes qui parcourent nos contrées, à savoir qu'il y a tout un côté de notre caractère national qui tend à disparaître; que nos mœurs subissent, au contact de l'élément étranger, de profondes modifications; que nos costumes nationaux s'en vont en compagnie de nos jolies et originales habitations alpestres, et qu'on ne verra bientôt plus chez nous que pensions, hôtels, guides et marchands de côtelettes. Est-ce un bien? est-ce un mal? *That is the question.*

« Champéry, au cœur des Alpes et du val d'Il-liez, est presque en totalité un village de chalets; chaque jour il s'en construit de nouveaux, tous plus somptueux les uns que les autres, car le luxe du chalet y est poussé fort loin; et le jour est proche, on peut le prévoir, où, le sapin ne suffisant plus, apparaîtront les maisons de pierre et les murs proprement crépis à la chaux; et devant le plâtre, devant le progrès, adieu pour jamais le pittoresque! Il en sera de Champéry comme d'Interlaken, de Montreux, de Chamonix. Il en sera même un jour des chalets comme aujourd'hui des habitations lacustres. Dans quelques siècles, les habitants de Champéry conteront à la veillée, si il y a encore des

veillées et si l'on écoute encore les contes, l'histoire de ces peuplades primitives des Alpes, perdues depuis le vingtième siècle, qui se construisaient de grandes demeures en bois et paraissaient vivre de fromage. Les hauts chalets de la montagne paraîtront surtout fabuleux. On enverra des tavillons dans les grands musées, des selles à traire, des cuillères de bois, des *crésus*; un cor des Alpes sera une grande trouvaille, et derrière les grandes vitrines, sous la rubrique d'*Age du bois dans les Alpes*, s'étaleront toutes ces découvertes aux yeux des peuples du progrès, ébahis de notre simplicité...

« Pauvre, pauvre avenir!... s'il doit la perdre, cette simplicité. »

MÉMOIRES

de l'abbé François-Stanislas-Auguste VERNER de DAMBACH.

V

Ainsi que le lecteur a déjà pu le prévoir, le jeune Dambach embrassa la carrière ecclésiastique et entra dans un séminaire de Paris. Cependant, privé de toutes ressources ensuite d'un décret impérial qui venait de supprimer une petite pension qui lui avait été accordée par le gouvernement, il résolut de s'adresser à Bonaparte pour obtenir une indemnité, un moyen de subsistance quelconque.

Voici comment il raconte son entrevue avec l'empereur et quelle fut la forme de sa supplique :

Sire!

Le fils d'un ancien colonel-général, décédé en France, après 42 campagnes, couvert de 48 honorables cicatrices et de plus, créancier de l'Etat, de la somme de deux cent cinquante-deux mille francs, toutes réductions faites de ses avances pour la création de la Légion germanique en 92, afin de délivrer feu Louis XVI, l'infortuné fils et petit-fils de l'un des plus grands rois qui ont immortalisé les fastes de l'histoire, désirerait être assez heureux, non seulement d'obtenir de Sa Majesté une indemnité pour parer aux rigueurs du sort qui le frappe, mais encore la consolation d'avoir une entrevue particulière avec le plus grand capitaine dont la France s'honore et que l'Europe admire.

Sire!

De Votre Majesté le très humble, très obéissant et très fidèle sujet,

L'abbé WERNER de DAMBACH,

fils de feu le baron et colonel-général de ce nom.

Muni de cette pièce et de deux lettres autographes du roi mon ayeul, adressées à mon père et que celui-ci m'avait remises à son lit de mort avec la recommandation d'en avoir le plus grand soin, en raison de leur extrême importance, je me mis, un beau jour d'été, en marche pour St-Cloud. Selon les règles de l'étiquette, je n'avais presque aucune chance de réussir dans mes démarches, mais un heureux hasard, disons mieux, la bonne Providence me servait au delà de mon attente.

Arrivé au château, j'essaie de pénétrer. Aussitôt la sentinelle de me demander où je vais, ce que je veux. — Je désire voir l'empereur et lui parler. La sentinelle répondit grossièrement: cela est impossible, l'empereur n'a rien à démêler avec les calottins. — Je ne me rebutai point. J'attendis aux environs de la grille que ce garde fût relevé de poste. J'es-suyai de sa part quelques bourrasques auxquelles je ne répondis qu'avec douceur. Je priai ce brave homme de ne me point renvoyer de la grille, l'ayant assuré que j'étais incapable d'aucune mauvaise intention. En ce moment le duc de Valmy sortait de faire sa cour. Voyant un ecclésiastique, tenant en main un placet, il vint à moi, et croyant, sans doute, que je me méprenais, il me demanda ce que je voulais. — Je désire, Mons, parler à S. Majesté quelques moments et lui

présenter ce mémoire. Le général me fit observer l'inutilité de cette démarche, en me disant : « M. l'abbé, vous n'y pensez pas ; un simple particulier n'approche pas si facilement de l'Empereur. Il faudrait non-seulement avoir quelques titres, mais encore obtenir de lui une audience. Je lui répondis que j'étais fils de gentilhomme, muni de titres qui pourraient parler en ma faveur, s'ils étaient mis sous les yeux de Sa Majesté, que je le priais, si tel était son bon plaisir, d'y jeter les yeux. — Celui-ci prit le mémoire et après en avoir lu le sommaire il s'écria : Quoi ! vous êtes le fils du général de Dambach ! Parbleu je l'ai beaucoup connu ; nous avons été frères d'armes. C'est lui qui, en 92, créa la vaillante légion germanique. Ah, bon Dieu ceci est étonnant ! Comment se fait-il que vous soyez dans un si singulier accoutrement ? M. votre père ne vous verrait pas de bon œil sous ce froc. Qui diable vous a mis cela en tête ? »

Le duc de Valmy ajouta : « Je ne puis, mon cher abbé, vous faire parler à l'Empereur, mais je vais vous faire pénétrer jusqu'au concierge, puis là vous demanderez, en désignant qui vous êtes, le chambellan de service. »

Parvenu chez le concierge, l'homme de cour me fit donner papier, plume et encre, et j'écrivis ce qui suit à M. de Montesquieu, chambellan de service :

M. le Chambellan,

L'abbé Werner de Dambach, fils de feu Frédéric baron de ce nom, protégé de Frédéric II, ex-colonel de cavalerie au service de ce prince, chevalier Grand-Croix de l'ordre royal de la Providence, de Pologne, ex-colonel en chef de la Légion germanique, créée en France en 1792, désirerait vous voir quelques instants. Si vous daignez lui accorder cette faveur, vous obligerez, Mons^r le Chambellan, votre très humble et très obéissant serviteur,

L'abbé WERNER de DAMBACH.

Quelques instants s'écoulèrent et il fallut attendre l'issue de la messe. Bonaparte étant rentré dans ses appartements, M. de Montesquieu vint auprès de moi et me demanda, de l'air le plus civil, ce que je désirais. Je lui dis : M. le chambellan, je désire présenter à S. M. ces deux lettres de Frédéric II adressées à mon père et un mémoire à l'appui de ces lettres. M. de Fézensac y jeta un coup d'œil rapide et me les ayant rendues, il me dit qu'il allait de ce pas auprès de l'Empereur lui remettre d'abord le placet et qu'il viendrait me rapporter la réponse de S. M. Environ une demi-heure après M. de Montesquieu arriva chez le concierge, m'invita à le suivre et m'offrit la main, étiquette voulue pour les dames et les ecclésiastiques. J'entrai d'abord dans la première salle où se trouvaient plusieurs ministres, sénateurs et préfets. Là je reconnus MM. Cambacérès, Bigot de Préameneux, Grégoire ex-évêque de Blois, Fréchet, etc., etc. Tous les yeux se fixèrent sur ma personne.

Environ une demi-heure après, une porte s'ouvrit. M. de Montesquieu pria M. de St-Sulpice (c'est ainsi qu'il me désigna, mon nom ne lui étant pas familier) de se présenter chez S. M. Le suisse ayant donné les trois coups de sponçon, je fis autant de saluts à Bonaparte, qui avait le dos tourné à la cheminée. A sa gauche était une grande carte géographique, à sa droite un réchaud sur lequel était une cafetière. L'Empereur avait un habit vert, veste et culotte blanches et le grand cordon de la légion d'honneur en sautoir. Pendant le colloque, il prit plusieurs fois du tabac à l'instar de Frédéric II, puis, m'adressant la parole : Nous avons lu, M. l'abbé, votre mémoire. Il s'agit d'une liquidation et nous n'y pouvons rien. Il existe un décret sur ces sortes de créances, par lequel elles sont annulées. Vous vous annoncez aussi comme fils du protégé du grand Frédéric ; comment se fait-il que descendant d'un si noble et si vaillant capitaine, vous ayez pris l'état ecclésiastique ?

— Sire ! Tous ne sont pas appelés à fournir la même carrière de gloire et de mérite ; je n'ai cependant pas une âme moins élevée que celle de mes pères. Les circonstances où je me suis trouvé ont seules contribué à ma détermination. — Etes-vous prêtre ? — Non, Sire ! — De quel séminaire êtes-vous ? — Du grand séminaire de votre bonne ville de Paris. — On n'est pas trop gallican ; la doctrine de Bossuet n'y fait pas merveille, on n'y respecte guère les rois. N'y enseigne-t-on

pas que les deux épées dont il est parlé dans l'Évangile représentent les autorités spirituelles et temporelles conférées au brave St-Pierre ? — Puis, continuant d'un air gracieux : Etes-vous ultramontain ou gallican ? — Sire ! l'on enseigne le gallicanisme au Séminaire, l'on y prie pour S. M. ; voilà ce que je sais. Quant aux sentiments de chacun je ne puis que les interpréter favorablement, sans néanmoins en répondre, car un prêtre est ordinairement prudent et discret. Pour moi, Sire, je suis gallican, non parce que S. M. désire qu'il en soit ainsi ; je le suis comme Bossuet et avec Bossuet, c'est-à-dire de cœur et de conviction. Je n'ai jamais oublié, Sire, ce grand mot d'un héros de l'Eglise, ce mot de St-Louis, lors de la Pragmatique Sanction : « Il faut baiser les pieds au Pape et lui lier les mains. » Bonaparte sourit, fixa le maréchal Duroc et dit : Toutes ces poupées à robe violette ne m'ont jamais répondu avec autant de sens et de justesse ; à propos, M. de Montesquieu m'a parlé de lettres du grand Frédéric adressées à M. votre père. Il était bon général, c'est justice à lui rendre, mais une tête bien verte.

Je pris de dessous ma ceinture les lettres et les fit présenter à Bonaparte par M. de Fézensac qui était proche de lui. Le monarque se retournant vers la cheminée, une jambe croisée sur l'autre, les parcourut, en baisa la signature et les remit au maréchal qui me les présenta, puis, m'adressant encore une fois la parole « Nous désirons, dit-il, vous être utile et agréable. Lors donc que vous serez prêtre, revenez avec les mêmes titres et nous vous placerons sans délai, cela est certain. Nous serons heureux de contribuer à votre bonheur en vous confiant une charge digne de vous et de nous. » Il fit prendre note de mes noms, prénoms, puis, ayant fait un pas, une légère inclination de tête, je me retirai. La porte, à peine fermée, se rouvrit, j'étais dans la salle des Maréchaux. Tous les regards étaient fixés sur moi, lorsque M. de Montesquieu me rejoignit, puis m'ayant pris la main et félicité sur mon entrevue, il me glissa un rouleau. Lui ayant dignement témoigné ma surprise, M. de Montesquieu s'en aperçut : « Ne craignez pas, M. l'abbé, l'Empereur m'a chargé de vous remettre cette petite offrande ; on n'est jamais humilié de recevoir d'une tête couronnée. »

(La fin au prochain numéro.)

On n'aura jamais fini de signaler les traits d'ignorance du peuple le plus spirituel de la terre, en matière de géographie. En voici deux nouveaux échantillons que nous devons à l'obligeance de M. le Dr Rouge ; ce sont les bandes d'expédition imprimées, tout ce qu'il y a de plus imprimé, de deux journaux de médecine, l'un de Paris, l'autre de Marseille. Que l'on en juge !

L'UNION MÉDICALE

11, rue Grange-Batelière.

(Echange.)

1539 Le Bulletin médical de la Suisse normande à Lausanne. (Suisse)

SUD MÉDICAL

Rédacteur-gérant : D^r C. Ménéciér, rue Curiol, 34, Marseille.

Votre abonnement finit le

Monsieur le Gérant du Bulletin de la Société médicale de la Suisse rhénane,

(Echange.) Lausanne (Suisse)

L'autre jour, un Allemand qui mangeait des asperges pour la première fois, les attaqua par le mauvais bout ; à mesure qu'il se rapprochait de la tête :

— Ma foi ! z'est doujours plus meilleur :

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.